

# Sur les ailes du vent

**SEIZE ANS**

A ma fille


Elle s'en va dans le vent,  
Légère en ses seize ans,  
Interrogeant la vie,  
Dans l'angoisse et l'envie...

La chevelure au vent,  
Sombre oiseau mouvant,  
Interrogeant son âge,  
Rêvant de quel voyage ?

Seize ans, c'est le printemps,  
Qu'il paraît long le temps...  
C'est le temps des semailles  
Si long, maille après maille...

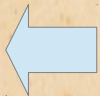
Ah! Courir dans le vent,  
Et n'avoir que seize ans,  
Légère libellule  
En ses ailes de tulle,





Elle s'en va dans le vent  
Dans les jours gris rêvant,  
Rêvant de quelle aurore  
Mais qui n'est pas encore !

Mais qui viendra pourtant  
Si court il est le temps...  
Celui de demoiselle,  
Papillon, coccinelle.





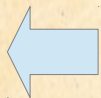
## **A MA FILLE**

**A quoi pensais-tu donc ? un rêve dans les yeux...  
Face au feu qui dansait, dans ta douillette bleue ?  
Parmi tes longs cheveux, ton visage penché  
Tu rêvais à demain ? ou bien à chat perché ?**

**Je voyais dans tes yeux défiler des images  
Des rêves un peu fous, peut-être des mirages..  
Rêvais-tu de châteaux ? d'un bonheur éperdu ?  
Des îles sous le vent ? d'un petit bois perdu ?**

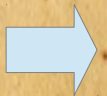
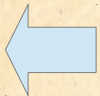
**Et la flamme dansait au fond de ses prunelles  
Sur le bord de tes cils de tendre jouvencelle  
Et ta nuque de lys dégageait le cou blanc  
Où s'attardait coquin, un frison noir, tremblant...**

**Et je te regardais, et je pensais déjà !  
Sait-elle déjà le prix du temps qui va, qui va ?  
Rêve avant de grandir, rêve un peu chaque jour  
Le printemps dure peu, on s'en souvient toujours.**



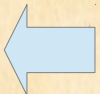
# AMI

**Vois la vie qui s'en va,  
Vois et règle ton pas  
A celui de la terre  
A celui des fougères,  
Respire à pleins poumons  
Prends ma main, nous pouvons,  
Gravir le promontoire  
Où il n'est d'autre gloire  
Que la fraîcheur du vent  
Où, il n'est d'autre auvent  
Que celui des étoiles  
Et la légère voile  
De la lune et la nuit.  
Sous la voûte infinie  
Des milliers d'autres mondes  
Gravitent, et les problèmes  
Les je meurs, les je t'aime,  
Ne sont plus que pulsion  
Vers l'autre vibration !  
Celle de l'insondable  
De l'incommensurable.**



# AMOUR BRULANT

L'amour est dans l'air  
Dans le vent, dans la feuille,  
La rose qui s'effeuille,  
Dans ton regard brûlant,  
L'amour est dans mon sang,  
Dans mon souffle altéré,  
Dans mon cœur embrasé,  
D'un seul regard de toi,  
D'un regard plein de feu,  
Qui me pénètre toute,  
Que j'attends et redoute,  
Qui me charme, m'envoûte,  
Qui m'obsède, m'enivre,  
Me poursuit, et me fait vivre,  
Chaque instant de la vie  
Une part d'infini ;  
L'amour est dans l'air  
Éternel, éphémère,  
Quand ton regard me quitte  
Nul et plus rien n'existe,  
Dans le vent, dans la feuille  
C'est l'amour qui s'effeuille.



# DÉSIR

Ça vient si doucement  
Presque insensiblement  
Le bruissement d'une aile  
Quand je suis auprès d'elle  
Je sens et je suis sûr  
Du savoureux fruit mûr  
Mais ce cœur qui palpite  
Fait, que j'attends, j'hésite.  
J'attends je ne sais quoi  
C'est elle mais pourquoi  
L'évidence, le rêve  
D'avoir atteint la grève..  
J'attends, et c'est la peur  
De perdre mon bonheur  
Qui prolonge l'attente  
De ce corps qui me tente.  
Ah ! l'écraser enfin !  
Apaiser cette faim,  
Vivre, mourir pour elle  
Amoureuse éternelle.

# DILEMME

Quel étrange pourquoi  
Qui t'éloigne de moi  
D'où surgit le silence  
Dont je hais la présence  
Quel étrange destin  
Qui faisait des matins  
Les plus simples du monde  
Une source féconde  
Quelle étrange attitude  
Berceau d'incertitude  
Où s'enlise l'amour  
Un peu plus chaque jour...  
Quel étrange mensonge,  
D'où ressurgit le songe  
Qui n'était qu'illusion  
D'un amour la passion...  
Quel étrange passé  
Aboli, dépassé,  
Qui plus fort que la mort  
Revit comme une aurore....  
Quelle étrange moisson,  
Liant à l'unisson  
L'implacable tourment  
Qui tait son hurlement.....  
Quel étrange poème...  
Qui n'est qu'un seul je t'aime !  
Quelle étrange passion.  
Quelle étrange moisson...

# ENSEMBLE

Par un beau jour d'été, nous avons dit, juré,  
Qu'ensemble  
Nous allons vers ailleurs, par le froid, la chaleur,  
Ensemble  
Nous avons contemplé dans les yeux bien aimés  
Ensemble  
Qu'être heureux, devenir, c'était voir l'avenir  
Ensemble  
Et nous avons chanté, et nous avons dansé  
Ensemble  
Et nous avons aimé, toujours émerveillés  
Ensemble  
Nous ferons des enfants, des petits et des grands  
Ensemble  
Et nous travaillerons, et nous nous soutiendrons  
Ensemble  
Qu'importe les écueils, si ta main, ma main cueille  
Ensemble  
Nous ferons un toujours, un grand et fort amour  
Ensemble  
Et la vie qui s'en va, toujours nous trouvera ensemble  
Ensemble  
Un beau jour lumineux, devenus blancs et vieux  
Ensemble  
Avant d'aller ailleurs, dirons d'un même cœur  
Ensemble  
Ta vie c'était ma vie, ma vie c'était ta vie  
Ensemble.



# EST-CE UN JEU ?

J'éprouve un besoin de la voir,  
Je sais pourtant, c'est sans espoir.  
Elle est la « femme » et plus que ça,  
Qu'a-t-elle, que je ne saisis pas ?  
Je la regarde dans les yeux,  
Ses yeux répondent à mes yeux,  
Ils ont quelque chose de joyeux,  
De décidé, de pur, d'heureux.  
Elle a vu que je la désire,  
Point n'est besoin de le lui dire,  
Mais elle est sur- un autre plan,  
C'est cela qui m'intrigue tant ;  
Elle m'impose, elle me mène  
Sur son terrain et se promène ;  
J'entrevois la porte du ciel  
Et comme un avant-goût de miel.  
Je voudrais bien jouer son jeu  
Car j'aime jouer et gagner  
Mais là, le jeu est sans enjeu,  
La voir, lui parler, l'écouter...

# ÉTERNEL RECOMMENCEMENT

Jamais l'humanité ne retient la leçon  
Toujours les anciens cris dans des bouches nouvelles,  
Toujours les illusions sans savoir la rançon,  
La haine et l'ambition, toujours là, éternelles !  
Aucun pas n'a marqué d'indélébile sceau,  
Pas un cri n'a franchi la Parque au sombre voile,  
Chaque jour voit le jour, d'un nouveau jeu de mots,  
On tisse chaque jour une nouvelle toile.  
Combien sont-ils à voir ? Que l'homme va plus loin,  
Que ces cris, ces mots vains, l'immense comédie  
Le jeu de quelques-uns sans souci de l'humain,  
Un désir de pouvoir, abuseurs, infâmie !  
A chaque décennie, l'homme se dit nouveau,  
Et croit réinventer une loi favorable  
Son regard limité, fait de l'homme un pourceau,  
Un outil, un bétail du labour à l'étable.  
Il avance d'un pas, il recule d'un pas,  
Quand s'élève l'esprit, surgit le tortionnaire ;  
Mots ! Liberté, Amour, qu'on transforme en cabas  
Hétéroclite amas, but révolutionnaire !  
Qui? Voit l'homme vraiment, et son but d'infini,  
Qui? Veut l'homme plus grand de folie généreuse,  
Qui? Voit l'amour d'un tout, véritable souci  
Qui le couronnerait d'une aura chaleureuse !  
On voit les faux bergers, menant à l'abattoir  
Le célèbre troupeau, des moutons de Panurge  
Le pasteur d'infini traité de dépotoir  
Et ses chemins du ciel, dédaignés, vomis, purge !  
Jamais l'homme ici-bas ne retient la leçon,  
C'est à tous petits pas, qu'il s'en va, qu'il progresse,  
A chaque décennie, il subit la rançon  
Aveugle et sourd il naît pour capter la promesse.  
Mille fois il renaît, va, le même chemin  
Avant d'être frappé, d'aveuglante étincelle,  
Qui le rend désormais animé d'un levain  
Qui voit tout l'infini de lumière éternelle.  
L'homme sera un tout, le subtil d'un parfum,  
La fleur dans le jardin au milieu du parterre  
Enfin partie d'un tout qui n'aura pas de fin,  
Vers ailleurs, pour toujours, l'infini d'univers  
L'homme sera lueur sur une trajectoire.

# ÉVIDENCE D'AMOUR

C'est l'évidence même  
Nous deux ; le même thème,  
Un seul, un même amour,  
Absolu, sans détour,

C'est la même exigence,  
Cette mort, dans l'absence,  
Cette vie qui renaît  
Dès que tu apparais,

Dans la moindre parole,  
L'amour en farandole,  
Il envahit nos yeux  
Allume un feu joyeux,

Et sous notre sourire  
C'est le même délire,  
Cet élan contenu  
Ce bonheur absolu...

C'est dans le même instant  
Notre cœur, notre sang  
Vibrant dans nos artères  
Plus fort qu'un cri de guerre

Dans nos souffles tendus  
Le bonheur absolu  
L'incroyable évidence  
Notre amour en présence.

Battant mille tambours  
Résonnant tour à tour  
Cette angoisse irréaliste  
D'une évidence telle !

Que sans un seul aveu  
Il n'est plus que nous deux,  
Dans le même silence  
La même résonance

# FACE A LA LUNE

Dans le calme du soir, face à la pleine lune,  
La rudesse du jour cédait à la douceur.  
Mon rêve était si doux, où était l'infortune ? s  
Le désir lancinant, l'angoisse au fond du cœur ?  
Il n'était qu'une paix, dans la clarté diffuse  
Qui nimбайт les contours du passé, du présent,  
Abolissait le temps dans la forme confuse  
D'un irréel halo venu du firmament.  
Dessous l'astre pâli, tout était sortilège  
Un murmure très doux venu du sol profond  
Un chant né de la nuit, puissant et pur arpège  
Montant vers l'infini, insondable plafond,  
Comme un fruit, en plein ciel, seule en sa plénitude  
Offerte en sa langueur à tous les rêves fous  
Dans une nuit d'été mensonge ou certitude ?  
Poussière d'infini vers quoi gravitons-nous ?

# FACE À TOI

Quand tu m'as regardée, j'ai su que c'était toi,  
Et quand tu as parlé, j'ai reconnu ta voix,  
Tes yeux étaient le feu qui embrasait mon âme  
Et je respirais mieux devant l'ardente flamme !  
L'air devenu léger, parlant de qui, de quoi ?  
Entendions-nous les mots, savions-nous le pourquoi ?  
De cet enchantement, cette vaste espérance  
Qui transformait le temps en subtile allégerance !  
Si tu avais tendu la main à cet instant  
Et prise contre toi, malgré tout, malgré tant,  
Qu'aurai-je refusé ? je n'étais plus moi-même  
Il n'était plus que toi, et moi, dans un « je t'aime »  
Je plonge en mon passé, et je revis souvent  
Cet élan merveilleux, unique enivrement  
Je revois dans tes yeux cette flamme profonde  
Brûlant toujours en moi, jusqu'à la fin du monde !  
C'était un feu égal à cent mille jours d'été  
Irrésistible amour, passionné, inventé !  
Qui abolissait tout, sauf l'entente absolue  
Et qui nous découvrait face à nos âmes nues.

# FIN D'HIVER

Je reviens du jardin, lorsque le crépuscule  
Comme un manteau pesant jette son voile noir,  
Je m'attarde pourtant dans le jour qui bascule  
Fait de doux bruissements à l'écoute du soir.  
De buisson à buisson le merle qui gloussotte  
Chante l'amour, déjà ! et me surprend toujours  
Car il se rit du froid dans la lueur palote  
Le printemps n'est plus 'loin, ils allongent les jours.  
Le brouillard qui s'abat, de coton, emmitoufle  
Le rang des peupliers chargés de lourds bourgeons  
Mais à cent pas de là, la colline camoufle  
Et même le ruisseau se tait parmi les joncs.  
C'est l'heure où vient la nuit et déjà le silence  
Apaise les appels, efface les contours  
Et j'attarde mon pas, reprenant la cadence  
Du rythme universel, la nuit après le jour.

# HUMILITE D'HUMAIN

Pourquoi polémiquer ?  
Chacun sa vérité  
C'est là, que tout commence...  
Un, dans une entité,  
Vers une tolérance,  
Une autre connaissance.  
Passionné, mais patient,  
Généreux, mais génial !  
Contradicteur peut-être,  
Mais avec la bonté  
Et le souci de l'autre.  
Car tout est vérité !  
Et tout est négation  
L'universalité  
De toute construction.  
Un je t'aime aujourd'hui  
Qui nous tuera demain...  
Ouvrir la polémique ?  
Goût de la politique.  
Pour œuvrer vers demain  
Mieux comprendre l'humain.  
Il n'est que la bonté  
Et le souci de l'autre. :  
Écouter, comparer  
Entr'ouvrir la fenêtre  
Et l'air frais du matin  
De lui-même pénètre.

Ainsi la vérité  
En quête d'un écho...  
Nul n'est universel  
Et quoique nous fassions  
L'humain est né trop tard  
Ou peut-être trop tôt.  
Reconsidérons-nous,  
Poussière d'infini.

# INLASSABLEMENT

Rien n'est fini, tout recommence  
Malgré ce que parfois je pense,  
Les mois les jours peuvent passer,  
C'est toi et moi sans nous lasser.

Rien n'est fini alors qu'en moi,  
Le noir du doute et de l'effroi,  
S'en vient semer la jalousie  
Dans les jours sombres de la vie.

Rien n'est fini, quand tu reviens  
L'un auprès de l'autre on est si bien  
Qu'il n'est plus rien que notre amour  
Qui recommence encore, toujours.  
Rien n'est fini, ni finira,

Si tu repars, tu reviendras,  
Ni toi ni moi je ne renie,  
Car sans l'amour que vaut la vie.



# LA MAIN

N'as-tu jamais senti cette invisible main ?  
Qui te pousse parfois vers un autre destin ?  
Le « signe », il était là, on dit coïncidence  
Pour moi, plus fort que tout, c'est un cri d'évidence...  
Pourquoi cette rencontre au détour du destin ?

Et pourquoi ce jour-là, et pourquoi le matin ?  
Quand je revois le temps passé, quand j'y repense,  
La main me poussait là, il fallait que j'avance.  
Pourquoi cette douleur que rien n'a consolé ?

Si ce n'est pour gravir, apprendre à survoler,  
Dans un but d'infini le vrai sens de la vie,

Vers une vérité où tout est harmonie...

Et mon cri bien souvent n'a plus ni dieu, ni foi,  
Dans le noir d'un tunnel où seul, le doute est roi,  
Mais dès le lendemain dans un rayon d'aurore

Je retrouve la main qui me dit va! encore...

# L'AMI

L'Ami c'est l'être rare, unique,  
Qui, sans être faible ou cynique  
Nous comprend bien mieux que  
nous-mêmes,  
Et nous soutient car il nous aime.  
C'est celui qui nous tend la main,  
Qui croit en nous, hier, demain,  
Et qui jamais ne nous envie.  
L'Ami nous adoucit la vie.

# LA ROSE - I -

Sur la corolle purpurine  
D'un tendre velours incarnat,  
Et dans ses replis d'apparat  
Dormait la perle cristalline...

Dans le pourpre écriin  
enchâssée  
Elle brillait tel un soleil,  
Bijou d'argent et de vermeil  
Sur la parure défroissée.

Tant de rougissante candeur  
D'innocente et pure fraîcheur,  
Dans le bouton s'ouvrant à  
peine...

Dans un parfum, une couleur,  
Toute la beauté de la fleur,  
La rose, incontestable reine.

## ... LA ROSE - II -

L'aurore avec ses doigts de fée  
L'avait surprise à son éveil,  
Après tant de nuits de sommeil  
Parmi les cithares d'Orphée.

Sur la verdure, à peine éclosé,  
Elle était tel un cœur offert.  
Et dans le pétale entr'ouvert  
Y déposait le saphir rose...

Rose ou bleuté ? Or pur, cristal ?  
Changeant au soleil matinal,  
Resplendissant au creux d'alcôve..

Dans ses paupières de brocart  
La rose offerte à nos regards,  
Avec sa larme aux tons de mauve...

## ... LA ROSE - III -

Pour qui? Pourquoi tant de beauté ?  
Dans une perfection troublante,  
Par une grâce si touchante  
Célébrant quelle royauté ?

Ne serait-ce qu'un pur plaisir ?  
Nous offrant tout à coup le rêve...  
De cette chose bien trop brève,  
Le printemps d'un jour à saisir ?

Tant de douceur dès le matin,  
Dans la parure de satin,  
Pour apaiser quel désir tendre ?

Las ! l'éphémère et bel atour,  
Symbole offert du non retour...  
Et que seul l'hiver peut comprendre...

# LE CALOMNIATEUR

Sous un air avenant et dans la voix mielleuse  
Se cache un dard pointu, vivace et venimeux  
A l'affût de chacun, d'un œil insidieux  
Guettant et calculant la phrase malheureuse...

Dans un mot anodin, la démarche innocente,  
Il découvre un trafic, une intrigue, un salaud...  
Sur la blancheur du lys imagine un crapaud  
Que peut-il en sortir quand un fumier invente ?

Et dans sa quête infâme il poursuit chaque jour  
Sa course vers le mal, implacable vautour !  
Salissant et bavant d'une langue visqueuse...

Dans un sursaut malsain, il attend les dégâts,  
Il suppute, il espère, il récolte déjà !  
Car pour lui, le malheur seul, lui rend l'âme heureuse.

# LE GRAND CHÊNE -I-

Allons sous le grand chêne aux branches séculaires  
Allons y respirer, cueillir la primevère  
Courir dans le sentier qui s'en va vers le bois  
Retrouver le passé, allons viens avec moi !

Quand le soleil se meurt, que déjà le jour baisse  
Qu'il est grand, accueillant, dessous son ombre épaisse,  
Le point de ralliement de tant de jeux d'enfants  
L'endroit du rendez-vous pour les couples d'amants....

Ah ! sil pouvait parler, nous dire ce grand chêne,  
Tous les serments d'amour et les mots « que je t'aime »  
Il a vu les enfants et les petits enfants  
Et bien avant aussi, parents et grands parents...

Il a vu les printemps, gelé dessous le givre,  
Frémi à tous les vents, son tronc est un grand livre,  
Marqué d'un sceau craqué, par les ans, les saisons  
Par tous les nids bâtis, nés dans sa frondaison....

## LE GRAND CHÊNE - II -

J'y allais pour rêver aux jours de ma jeunesse  
Et je formais des vœux d'amour et de tendresse  
Sur la mousse le soir il y faisait si doux  
La lune au firmament dans un halo très flou.

Notre ami Paul disait, j'y vais voir ma bergère,  
Était-elle brune ou blonde, était-elle étrangère?  
Elle était l'idéal, la muse de l'amant  
Le rêve imaginé sans désir, ni tourment..

Chêne toujours debout, tu es la sentinelle  
A hauteur de clocher, même force éternelle,  
Tout au bord du sentier, au delà les enclôs  
Tu veilles sur le bourg, ni trop tard, ni trop tôt.

Allons sous le grand chêne, y retrouver nos rêves  
Face à la vie qui va, à la route si brève...  
Retrouver le passé qui rêvait d'avenir,  
Et qui est devenu un autre devenir.



# LE PETIT CHEMIN CACHE

Il est dans mon village un tout petit chemin,  
Caché dans les vieux murs, allant vers les jardins,  
Au printemps de ma vie l'amour était mon rêve  
Ce tout petit chemin, m'y emmenait sans trêve !

Il est bordé d'orties qui vous piquent souvent,  
Qui vous parlent tout bas sous la brise et le vent,  
Au dessus des vieux murs des fruits parmi les branches  
Mélaient des tons joyeux tous les jours et dimanches...

J'ai tant de souvenirs dans ce chemin boueux  
Des souvenirs très doux, des souvenirs heureux  
C'est dans ce chemin creux, des bras forts qui m'enlacent !  
Pour la première fois des lèvres qui m'embrassent !

Et les lys embaumaient dans le beau jour d'été  
Les oiseaux s'ébattaient, tout, était joie, beauté,  
Connaître de l'amour la danse merveilleuse  
Subtil enivrement, aurore radieuse !

J'y passe encore, toujours, hier et maintenant  
Mes rêves ont pris corps, et mon cœur de maman  
Continue de rêver en travaillant sans cesse  
On forge l'avenir par l'effort, l'allégresse !

Quand je vois dans ma vie, tant et tant de bonheur  
Oserai-je l'avouer ? quand j'y pense j'ai peur !  
Cela durera-t-il ? est-il possible encore  
Couler des jours si doux, du soir, jusqu'à l'aurore ?

Pourquoi pas après tout, les années vont passer  
Dans le petit chemin, passer et repasser .  
Nous cueillerons les fruits, l'amour, sa récompense  
Après nous nos enfants, vers une transcendance.

# LE REVE

Cette nuit j'ai rêvé,  
Je ne savais pourquoi, ni comment,  
Nos deux mains s'étaient jointes,  
et dans un seul regard  
Allions du même pas  
Sûrs de l'un et de l'autre  
Nous traversions des salles.  
Nos pas foulait les dalles  
D'un seul et même accord.  
Un seul mot de nous deux  
Et nous allions ailleurs  
Quel ailleurs ? quel toujours ?  
C'était une évidence  
C'était une lumière  
C'était un absolu  
Faits d'une vérité !  
Ta main et puis la mienne,  
Toi et moi, nous, nous deux,  
Nos pas, quoiqu'il advienne  
Nous deux, toujours nous deux,  
Je ne savais pourquoi,  
Mais c'était le bonheur,  
Cette nuit, j'ai rêvé...

# L'ESPRIT DE L'HOMME

L'homme en son entité, n'a-t-il d'autre recours,  
Qu'à son sexe arboré plus haut qu'une oriflamme  
Pour remplacer un Dieu, pour retrouver son âme,  
Il n'est d'autre idéal pour les valeurs en cours ?

Nous, qui avons peiné, en d'âpres jours, chanté,  
Et découvert aussi, l'homme autrement qu'organe  
Liberté de donner, d'offrir, avant que fane  
La fleur d'amour humain qui nous a tous hantés

Que fait-on de l'élan, de la persévérance ?  
Et d'un tranquille espoir qui va vers l'espérance,  
Tous, fruits d'un dur labeur depuis toujours inscrits

Assez des bas instincts qui rejoignent la boue  
L'humanité va loin, s'usent les lois taboues  
Survit l'intelligence, avec son roi, l'ESPRIT.

# LE VIEUX LAVOIR

Ah ! j'aime revenir lentement et m'asseoir,  
Sur le rebord moussu, tout près du vieux lavoir,  
Le buisson épineux sur son eau murmurante  
Sur le buisson perché le gai pinson qui chante,

Ah ! j'aime sa fraîcheur, j'aime y laver lété  
Y enfoncer les bras sur le soleil jeté  
Qui miroite, éblouit, sur les gouttes dansantes  
Dans un fracas joyeux, gerbes éclaboussantes !

La mousse en tas neigeux, irisé de lueurs,  
S'accumule en flottant, immaculée blancheur  
Et part au fil de l'eau, vers l'ombre des arcades  
Fragile nénuphar, fondant sous la cascade !

Ah ! j'aime le ruisseau, ses tapis d'alentour  
Et les sureaux parés, couverts de blancs atours,  
Sous la chape de plomb, lourde chaleur qui tombe  
Parmi l'herbe et les joncs il fait si doux à l'ombre !

La frêle libellule en son envol léger  
Fait d'un tulle moiré, un aérien ballet,  
On voudrait rester là, s'intégrer dans l'espace  
N'être plus que la brise et le vent qui enlace !

Ah ! les beaux jours d'été dans la fraîcheur du soir  
Quand je reviens flâner tout près du vieux lavoir  
C'est là, au près de l'eau, que descend le silence  
Et que descend la paix dessous la voûte immense.

# MALGRÉ LE TEMPS

Les ans s'en vont, les années passent  
Mais dans mon cœur rien ne s'efface  
De ce que je ressens pour toi  
A chaque fois que je te vois,

Parfois je crois, enfin guérie !  
Je chante et ris et je t'oublie  
Il te suffit d'un seul regard  
Et tout à coup, rien n'est trop tard,

Mon cœur calmé repart, s'élançe  
Il vit toujours son espérance  
Tu es pour lui le jour, la nuit  
Le présent, l'hier, l'aujourd'hui,

Quand tu parais c'est toi le maître  
Par toi, je suis, j'ai pu renaître  
Et si parfois tu prends ma main  
Il n'est plus d'hier, ni demain.

Il n'est plus que l'instant qui passe  
Qui nous surprend, qui nous enlace  
Il n'est plus rien que toi, tes yeux  
Un air léger tendre et joyeux.

Pour toi je ferais tout je pense  
Et plus encore c'est l'évidence  
Mais il faut nous quitter, déjà !  
Déjà j'attends, j'attends déjà.

# NAISSANCE DE LIBELLULE

Depuis combien de temps, vivais-tu prisonnière ?  
Larve, insecte gluant, gisant au fond de l'eau,  
Esclave du limon dans le froid de tombeau  
Par quel instinct profond savais-tu la lumière ?

Tandis que tu rampais et subissais l'emprise  
D'un lent cheminement, qui te poussait, vers quoi ?  
Vers ce but d'infini, réponse à quel pourquoi ?  
Pour enfin accéder sur l'âpre pierre grise,

Dans un dernier sursaut, ton suaire arraché,  
Tu captais le soleil sur tes membres séchés  
Devenus bleus, moirés, émeraude de tuile...

D'un carcan rejeté, ont surgi d'autres yeux,  
D'un vieux sac racorni un vif pourpoint soyeux  
Demoiselle d'azur, tu naissais libellule.

Tu quittais d'un seul coup, le milieu des ténèbres  
Vers cette vérité que tu portais en toi ?  
Malgré tout tu allais vers cette seule loi  
Lutter, aller plus loin, malgré le glas funèbre !

A peine hors du sarrau, sur la robe abolie  
Tes membres pénétrés par le soleil doré,  
Tu tardais à saisir que l'instant adoré  
C'était toi, ton envol, l'enivrante folie !

Je n'ai pas vu s'ouvrir ton vol de papillon  
J'ai deviné, j'ai su, que sur un chaud rayon  
Tu as senti le vent d'un frémissement d'ailes

Fille d'air, de l'été, virevoltant sur l'eau  
Elfe aux mille ballets, éblouissant tableau  
C'était ton paradis, ton essence éternelle. :

# OSER

J'ose autre chose !  
Vous contestez cela ?  
Pourquoi, puisque c'est là,  
Que Part soudain se pose...

J'ose transcrire  
Ce qui au fond de moi  
Fait mon élan, ma foi,  
La lumière et la lyre.

J'ose, bravade !  
D'où me vient ce toupet ?  
Cette vue des sommets ?  
Déchiffrez la charade...

J'ose mon âme,  
Pour que les autres aussi  
Sachent oser aussi  
Ce que leur cœur réclame...

J'ose redire,  
La fleur, la mer, le ciel,  
L'amour, chemin de miel,  
L'humain, l'humour, le rire...

J'ose autre chose !  
La flamme de l'esprit  
Qui perçoit l'infini  
Rien ne vaut cette chose !

# PAR DELÀ LA MORT

Avant que sa faux, la Parque impitoyable  
Tranche le dernier fil qui me retient à toi  
Je veux clamer à tous ce qui était ma foi  
Mon aimé, toi et moi, amour inaltérable !

Je sais bien qu'avant nous, amants inséparables  
Tristan et Roméo ont conjuré le sort  
Ils vivent à jamais, plus puissants que la mort  
Leur flamme ayant brûlé d'ardeur in-consumable !

J'affirme qu'en ton cœur je vivrais mille nuits  
Que le temps n'a plus cours, face à nous, il a fui  
Il n'est plus qu'un matin, une éternelle aurore !..

Par-delà le cosmos, l'infini d'infini  
Notre amour est un tout, devenu, feu, esprit,  
Nous, et toujours nous deux, vers quel destin encore ?

«Par delà la mort » inspiré par les « Hauts de Hurlevent ».



# PLAINTE DANS LE VENT

Je ne suis que le chemin  
Où ton pas qui ne se lasse  
Tout le jour, dès le matin,  
Va et vient, passe et repasse...

Tu foules d'un pied léger  
Écrasant mon herbe douce  
De ton pas toujours pressé  
Vers quel aimant ? Qui, te pousse ?

Vois ! Sur le bord du talus  
Les fleurs, elles y sont toutes :  
Ton pas pressé n'a pas vu  
Qu'il fait si doux sous la voûte.

Ton regard à l'horizon,  
Qui raye tout, qui efface,  
N'as-tu senti le frisson  
Du vent qui soudain t'enlace ?

Tu passes sur mon chemin  
Sauras-tu ma nostalgie  
De n'être que le chemin  
Que l'on emprunte, on oublie ?

# POUR TOI L'ATHÉE

Toi, tu te veux logique,  
Puissant en rhétorique,  
L'appui du scientifique  
Ne me satisfait plus !  
Je pressens le mystère  
Car tout n'est pas sur terre  
Dès le commencement  
Le fait d'être sur terre  
Est déjà un mystère...  
Pourquoi l'idéalisme  
D'une autre perfection ?  
Pourquoi la nostalgie  
Cette faim d'absolu ?  
Je pressens la lumière  
Un tel éclat vibrant  
Si loin de la matière.  
Nos sursauts de vivants  
De nos membres rampants  
Ne sont qu'une autre page  
Sur l'immense passage.  
Qu'importe le chemin  
Qu'emprunte chaque humain  
S'il va vers la lumière  
L'insondable mystère ?

L'homme voudrait aimer  
Mais il ne sait que prendre !  
Et s'il n'aime que lui  
S'il n'écoute que lui  
Comment peut-il entendre ?  
Comment peut-il comprendre ?  
Pour aimer sur la terre  
Il lui faut tout donner !  
Est-ce là le mystère ?  
Si l'amour était tout ?  
S'il n'était que l'amour ?  
Si tout était amour ?  
Depuis le premier jour !  
Et si c'était cela  
Que nous offre la vie  
A chacun de nous tous ?  
Si nous n'étions que ça ?  
Un atome d'amour  
Si nous n'allions que là ?  
Vers une immensité  
Où tout serait amour  
Pour toi, est-ce un mystère ?

# PRES DU FEU

Être au calme le soir, près de la cheminée  
Quand on a tout le jour ardemment cheminé,  
On est bien tous les deux, la flamme dans les yeux,  
Sans un mot, face au feu, qui crépité joyeux,

Le chien est à nos pieds, doucement il somnole  
Il attend, sous la main de son dieu une obole;  
La flamme chante et danse inlassable ballet  
Lèche le bois tordu, détache un feu follet,

C'est le soir, engourdis dans une paix profonde  
Tout s'endort, abolis tous les soucis du monde,  
Face au feu, dans l'été de la braise qui luit,  
On est bien tous les deux, s'appesantit la nuit.

# PRIÈRE

Si un jour à mon tour, je dois être moulue,  
Si avant de mourir  
Je dois mourir cent fois, fibre à fibre décousue,  
Et me voir rétrécir

Si je dois dessécher et ne plus reconnaître  
Tous ceux que j'ai aimé  
Si avant de mourir, pour un nouveau renaître  
Il me faut blasphémer

Si je dois traîner là, plus morte qu'une morte  
De l'humain un déchet  
Surtout ne venez pas, fuyez, fuyez ma porte  
Evitez-moi, partez,

Ah ! non, ne venez pas, si la décrépitude  
Est une humilité  
Pour moi, dès maintenant, c'est une certitude  
Que je veux éviter

Si, sans une lueur, je dois être spectacle  
Résidu de l'horreur  
S'il est une leçon, c'est un pesant oracle  
Préservez-m'en Seigneur.

# QUAND JE T'AI REVU

Ma douleur que je croyais morte  
Brusquement elle a resurgi  
Quand je t'ai vu devant ma porte  
J'ai su que rien n'était fini.

C'était toujours le même charme  
Le même feu qui me brûlait  
Si le tocsin sonnait l'alarme  
C'était un feu qu'il rallumait...

Si ton retour a fait renaître,  
Tout un passé d'un seul regard  
C'est que j'ai retrouvé le maître  
Et je sais qu'il n'est pas trop tard...

Mon cœur qui bat, bat et soupire,  
A repris son enchaînement  
Il reprend vie à ton sourire  
Tu es son éblouissement...

Et ma douleur un peu moins forte  
Voudrait surgir tout doucement  
Oui, mais voilà, s'ouvre la porte  
C'est toi, mon amour, mon tourment.

# QUAND TOUT SE MEURT

Lorsque l'amour se meurt  
Lorsque l'amour est mort  
Qu'on accroche un bandeau  
Pour nier l'évidence  
Nier l'indifférence  
Qui va s'épaississant  
Que l'on s'accroche encore  
A tout un dépassé  
Rebattu, ressassé  
Ou l'on fouille un espoir  
Pour retarder, surseoir,  
Retarder l'évidence  
D'un mont d'inférence  
Qui chaque jour s'avance  
S'abat un peu plus fort  
Plus pesant que la mort.  
Car c'est bien une mort  
Mort de tout ce qui fut  
Du bonheur, du salut,  
Mort de la joie porteuse  
De route lumineuse  
Mort de l'élan à deux  
Mort d'ici-bas, plus dure  
Et mille fois plus noire  
Que la plus noire nuit.

Lorsque l'amour se meurt  
C'est la mort qui s'installe  
On refuse, on déballe  
On s'enfièvre, on s'embaile . .  
On se leurre, on étale  
Ce qui n'existe plus...  
Les miettes oubliées  
La tendresse appuyée  
Les bribes d'un silence  
L'intime confiance  
Qui vivifiait l'instant  
De l'amour- triomphant  
Pour s'en nourrir encore !  
Croire à un autre aurore !  
Lorsque l'amour se meurt  
Éclate l'évidence  
C'est l'unique et vraie mort.

# SAIS-JE CE QUE JE VEUX

Je ne peux ni vous prendre, ni vous perdre...  
Je me sens incapable de me passer de vous,  
Et je me sens coupable de ne penser qu'à vous.  
Je voudrais vous entendre avec des mots d'amour  
Et je ne veux comprendre quand vous m'offrez mon tour,  
Sais-je ce que je veux ?  
Je veux, je ne veux plus...  
Quand votre pas s'éloigne, è  
Je meurs à petit feu,  
Une douleur me poigne,  
D'en oublier vos yeux.  
Si nous parlons ensemble  
Je ris, pourtant je tremble  
D'un désir insistant,  
Qui me prend, qui me tire,  
De prolonger l'instant,  
De pleurer ou de rire...  
Sais-ce que je veux ?  
Je veux, je ne veux plus...  
Je ne peux me résoudre  
À n'espérer qu'un peu,  
Quand je suis sous la foudre  
Sous l'éclair de vos yeux  
Je veux tout ! plus encore !  
Je sens mille printemps  
Verdir, en train d'éclorre,  
Et mesurer le temps, si court, si fugitif !  
Cette immense espérance  
Cet éclat aussi vif,  
Retomber au néant, le tout en un instant !  
Cette impossible attente,  
Qui renaît, qui me tente...  
Je sais ce que je veux,  
Nous deux, rien que nous deux.

# SANS ESPOIR

J'ai cessé de t'attendre.  
Je me souviens d'un temps  
Où chacun des instants  
Qui composent une heure  
Je vivais sur ce leurre  
T'attendre et t'espérer.  
Souvent tu paraissais  
Et redisparaissais  
Mais le temps d'un silence  
Tu semais l'espérance  
D'un seul de tes regards,  
Jamais tôt, ni trop tard,  
Je t'attendais, c'est tout,  
Au loin, au près, partout,  
Tu n'avais qu'à paraître  
Et tu étais le maître,  
Du rire et de l'ennui,  
De mes jours de mes nuits,  
Il n'était pas d'instants  
Où tu n'étais présent.  
Et c'était sans surprise  
Que j'attendais soumise  
Ta place était en moi.  
Sans sursaut ni émoi  
Je te voyais paraître  
Et je me sentais naître.  
Parmi la multitude  
C'était la certitude

De n'être rien sans toi  
Tes pas devenus rares  
L'empressement avare  
C'était une évidence  
Tu semais la distance  
J'ai compris malgré tout  
Tu fuyais, qu'importe où ?  
Face au temps je voyais  
L'ardeur qui s'enfuyait  
Penser la différence ?  
La mort ou l'espérance..  
C'était aussi flagrant  
Tant l'écart était grand !  
Je n'ai serré les bras  
Qu'autour de mon cœur las  
J'ai cessé de t'attendre..  
Et je peux comprendre  
D'en être arrivé là  
Sans mourir de cela  
J'ai cessé de t'attendre  
Et je ne suis pas morte  
Face au temps qui n'apporte  
Ni ton pas ni ta loi  
Plus rien, plus rien de toi  
Je survis sans renaître  
Sans lueur à paraître  
Et sans pourtant comprendre  
J'ai cessé de t'attendre.



# SANS TOI

Parfois je me surprends à rire  
Je tâte mon cœur endormi  
Je ne meurs plus, ni ne soupire,  
Je ne suis plus qu'une fourmi...

Qu'est devenu le feu, l'essence,  
De tant d'amour inespéré  
Que me distillait ta présence  
Et ton regard de feu brûlé.

Et je ne sais pas davantage  
Pourquoi les jours sont tristes et plats  
Étais-je folle, prudente, ou sage ?  
N'aimer que toi, ne cédant pas ?...

Tu t'es lassé, c'était ma crainte  
J'ai cru que j'allais en mourir  
Tu n'as pas entendu ma plainte  
J'ai ri, cachant tous mes soupirs...

J'ai fait semblant, bravant l'absence,  
Jouant le jeu, jour après jour,  
J'y ai perdu mon espérance,  
Voyant mourir ce fol amour...

Parfois je me surprends à rire,  
J'attends l'été, je ne sais quoi,  
Qui de très loin semble me dire,  
J'arrive, attends, réveilles-toi !

# SENTIMENT D'AMOUR

Nous allons l'un vers l'autre, quand nous n'en pouvons plus,  
Par tant de jours perdus, passés sans s'être vus,  
Occupés de labeur, jouant l'indifférence,  
Mais le cœur bondissant, plein d'amour, d'espérance.

Nous savons que les mots, tant de mots, de paroles,  
Masque de carnaval sur notre farandole,  
Nous pensons que je t'aime et nos yeux affamés  
Hésitent à se prendre, aussitôt pris, donnés.

Est-ce le fruit vermeil de mon cœur, de mon sang ?  
Fruit volé dans le temps, inoubliable instant  
Qui me laisse envahie d'un amour si profond,  
Le feu de ton regard, est-ce un philtre, un poison ?

Je rêve de suspendre le temps et la vie,  
Et qu'enfin notre amour, telle une rhapsodie,  
Ne soit plus qu'un esprit, qui vogue, qui s'envole,  
Un tourbillon léger, ou sarabande folle.

Il y aurait nos cœurs, il y aurait nos yeux  
Ravis, émerveillés, d'un élan radieux,  
Ce sentiment d'amour, je l'ai rêvé si fort,  
Ma vie suffira-t-elle ? Ou faudra-t-il la mort ?

# SOIR D'ORAGE

As-tu vu dans la nuit profonde ?  
Le ciel lorsque l'orage gronde ?  
Il s'illumine au nord, au sud  
Que j'aime alors ma solitude !

J'aime dans la chaleur du soir,  
Guetter l'éclair dans le ciel noir,  
Il prend la forme tour à tour,  
D'un luminaire ou d'un faux jour.

Tantôt c'est un feu éclatant !  
Qui disparaît en zigzaguant  
Tantôt c'est un feu d'artifice  
Ou de Satan les maléfices....

L'orage gronde, avec le vent,  
Qui rafraîchit l'air étouffant  
Berce la feuille et la soulève  
Je guette et poursuis mon rêve.

# SOIXANTE ANS

Le temps passe beaucoup trop vite  
Quand nous nous en apercevons  
Qu'il court et qu'il se précipite  
C'est déjà une autre saison !

A vingt ans, ceux qui en ont cinquante,  
Nous paraissent déjà vieillards,  
Quand nous, nous en avons soixante,  
Rien n'est perdu, rien n'est trop tard!

Notre corps est toujours le même,  
Si nos cheveux noirs ont blanchi,  
On travaille autant et on aime,  
Plus sûrs et moins irréfléchi !

Tous nos garçons et puis nos filles,  
Forment un nid chacun leur tour,  
S'agrandit tous les jours la famille,  
C'est parti pour un nouveau tour !

Le temps plus fort se précipite,  
Deux ou trois tours, l'an est passé,  
Le temps c'est quoi? un jeu, un rite ?  
Soixante ans, sont-ils déjà passé ?

# SOUVENIR DE PRINTEMPS

Le feuillage était vert, d'un vert léger et tendre,  
Le soleil y jouait avec ses rayons d'or,  
Que tous les peupliers s'amusaient à suspendre  
Ravis du vert doré de ce nouveau décor.

La brise frissonnait doucement le feuillage  
Balancement léger, ailes de papillon  
Frêles dans leur envol, mais d'un bruissant sillage  
Qui paraît le matin de vermeil en fusion !

C'était un clair matin, murmurait la rivière,  
L'oiseau s'égosillait dans le verger fleuri,  
Marronniers et lilas dans leurs robes altières  
Moi, je tai pris la main, et toi tu m'as souri...

Dans tes yeux enivrés, éclatants de lumière,  
Un lac troublé, profond, reflétait mon émoi,  
Et tout le bleu du ciel jouait sur tes paupières,  
C'était le paradis, le printemps, toi et moi!

Qu'il était doux ce temps, celui des espérances  
Tout n'était que beauté, partout vibrait l'amour,  
Et chacun de nos pas devenus une danse  
Par nos souffles accordés ensorcelant parcours !

Le printemps à nouveau doucement me ramène  
Malgré les ans passés, refleurit le rosier  
Et c'est toujours l'amour qui malgré tout malmène  
Un cœur trop plein de toi, qu'il ne peut oublier.

# SUR LA VAGUE

La vague déferle  
Porteuse d'oubli  
Mousseuse elle emperle  
Et noie mes soucis.  
La vague s'embrouille  
La douleur se tait  
Ultime dépouille  
Fol espoir renaît  
La vague me berce  
Si douce en son lit  
Vers quelle allégresse ?  
Chuchote et me dit  
Comme l'eau porteuse  
D'algues et sable fin  
Ton âme amoureuse  
Berce-là sans fin  
Elle est la merveille  
D'un vrai paradis  
A nulle pareille  
D'un ciel le parvis  
Aime, aime, aime  
Jusqu'au dernier jour  
Chante en un poème  
Que tout est amour.

# TROP TARD

Je savais qu'il viendrait le temps .  
Où vous découvririez le temps  
Qui est passé d'une envolée  
Le temps où tout était volé.

C'était l'amour à chaque fois  
Que se touchaient nos yeux, nos doigts,  
C'était l'amour sans qu'on y pense,  
C'était l'amour dans le silence.

Le temps passait sans y penser,  
Le temps passait sans y toucher  
Et chaque fois c'était sans cesse.  
La même ardeur, même allégresse...

Et maintenant qu'il n'est plus temps  
Vous recherchez, fouillez le temps,  
De cet amour qu'il fallait prendre,  
Mais qu'il aurait fallu comprendre...

Ah! pouvoir abolir le temps,  
Et tout reprendre avant le temps,  
Y retrouver dans l'innocence  
Le même amour sans qu'on y pense.

# VICTOIRE OÙ DEFAITE ?

Être loin de tes yeux  
Et ne pas en mourir :  
Sous ton regard de feu  
Ne plus trembler, frémir !

Un cœur tranquille et las  
Est-ce un cri de victoire ?  
N'attendre plus ton pas  
Est-ce un matin de gloire ?

Le passé, dépassé,  
Parfois, quand je le fouille  
Il est mort, remplacé  
Par un matin de houille..

Et quand je te revois  
Je ne puis plus comprendre  
Mes pourquoi d'autrefois  
Mon cœur vibrant et tendre.

Je l'ai tant supplié  
Ce jour d'inférence  
Qu'il est là ! oublié  
L'amour et sa souffrance...

Morte à toi désormais  
Est-ce un matin de gloire ?  
Morte à toi, à jamais  
Est-ce là ma victoire ?



# VINGT ANS DE MARIAGE

Il y a aujourd'hui vingt ans  
Par un beau matin de printemps  
Que je t'ai donné mon amour  
Hier, demain, et pour toujours,

Tout était clair et radieux  
Nos yeux, nos cœurs, le temps, les cieux,  
Je croyais sentir dans mes mains  
Tout le bonheur des lendemains,

Le présent est à peine goûté  
Qu'il est fini, qu'il est passé.  
Mon cœur, lui, est toujours le même  
Malgré les ans, toujours il t'aime!

Ne sens-tu pas, tout comme moi  
Le temps qui court, qui fait sa loi,  
Il nous oblige à devenir  
Mais il permet le souvenir...

Au fond, il n'est rien de changé,  
Si je confonds printemps, été,  
Peut-on sentir l'âge du cœur ?  
Pour lui, il n'est, ni temps, ni heure.